



Michel Condé
Vinciane Fonck

Un dossier pédagogique
réalisé par le centre culturel Les Grignoux



La Couleur du sacrifice
un film de Mourad Boucif
Belgique, 2006, 1 h 22
les Films de Nour

© Les Grignoux, 2007
Tous droits de reproduction
et d'adaptation réservés pour tout pays
D / 2007 / 6039 / 7
ISBN 978-2-930366-83-8

Sommaire

1. Présentation.....	2
2. Qu'est-ce qu'un documentaire ?.....	3
Des frontières poreuses.....	5
En synthèse.....	6
3. Le contexte historique.....	9
Un outil à compléter.....	10
Commentaires.....	20
Prolongement : Un peu de polémique.....	21
Prolongement : l'actualité du film.....	26

PRÉSENTATION

Le film de Mourad Boucif, *la Couleur du sacrifice*, évoque une réalité largement méconnue dans le grand public, à savoir la participation de troupes issues des colonies françaises aux combats de la Seconde Guerre mondiale. Dans un contexte politique marqué par la montée de l'extrême-droite en France et dans d'autres pays européens, il s'agit bien sûr pour le cinéaste de rappeler le rôle joué par ces soldats issus notamment des pays du Maghreb et d'Afrique noire.

Ce dossier pédagogique¹ s'adresse aux enseignants du secondaire qui verront *la Couleur du sacrifice* avec leurs élèves (entre treize et dix-huit ans environ). Il propose un parcours historique pour mieux comprendre les deux séries d'événements au croisement desquelles se trouvent les faits évoqués par le film, à savoir d'une part la Seconde Guerre mondiale et d'autre part la colonisation (en particulier de l'Afrique du Nord) et ses suites au-delà de 1945.

Au préalable, on trouvera cependant un premier parcours pédagogique sur l'appartenance de *la Couleur du sacrifice* au genre documentaire : ce parcours consistera essentiellement à donner aux élèves des pistes concrètes pour prendre conscience du point de vue du réalisateur, pour les aider à prendre du recul par rapport au film vu et adopter une attitude réflexive par rapport au film.

1. Certains des éléments de ce dossier sont repris d'autres dossiers édités par les Grignoux : il s'agit des dossiers consacrés au *Cinéma documentaire* et à *Indigènes* de Rachid Bouchareb.

Des soldats du Maghreb et d'Afrique noire lors des combats pour la libération de la France



QU'EST-CE QU'UN DOCUMENTAIRE ?

À ce jour, la définition du documentaire reste controversée. Qu'est-ce qu'un documentaire ? Quelles sont ses spécificités ? À quand remonte son apparition ? *Nanouk l'Esquimau*¹ doit-il être considéré comme le premier documentaire ? Et est-ce vraiment un documentaire ? Ne serait-il pas plus judicieux de faire remonter le genre aux tout premiers films des Frères Lumière ? Est-il possible de dresser un inventaire des films documentaires ? Et sur base de quels critères ?... Autant de questions qui n'ont pas aujourd'hui encore trouvé de réponse définitive. Notre but n'est pas ici de prendre position dans ce débat, même si notre perspective pédagogique nous oblige à définir ce que nous entendons par documentaire.

On aura remarqué que ces dernières années, le documentaire, souvent encore relégué à des plages horaires tardives ou marginales dans les programmes télévisés, trouve une place beaucoup plus visible en investissant les écrans de cinéma. C'est sans doute en partie cette visibilité nouvelle qui apporte à ce genre souvent perçu comme ennuyeux une reconnaissance inédite, à la fois populaire — qui ne connaît aujourd'hui Michael Moore, auteur de *Bowling for Columbine* et de *Fahrenheit 9/11* ? — et officielle².

Introduisons la réflexion par une citation de Christophe de Ponfilly³ : « La valeur du documentaire, c'est d'offrir des regards subjectifs sur le monde qui nous entoure. Les documentaristes ont compris que l'objectivité en matière d'audiovisuel n'existait pas. Dès que vous cadrez avec une caméra, il y a subjectivité. Autant la revendiquer. Entre reportage et documentaire, il y a de réelles différences dans la manière de faire. Pour réaliser et produire un documentaire de qualité, il y a une chose incompressible. C'est le temps. »⁴

Il nous semble effectivement important de commencer par une mise au point préalable, en revenant brièvement sur quelques rapprochements voire confusions entre documentaire et objectivité, reportage, ou encore fiction réalistes.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire a priori, **le documentaire ne peut pas être objectif** car il est toujours le fruit d'une intention délibérée, voire fermement revendiquée. Ainsi il offre un certain regard sur la réalité qu'il montre, qu'il critique ou qu'il dénonce, et il est toujours le reflet d'un point de vue. Il est vrai qu'un documentaire entretient un rapport privilégié avec la réalité et qu'il est marqué d'un indice d'authenticité plus élevé que la fiction, mais le point de vue de l'auteur, sa personnalité, ses opinions, sa volonté de convaincre transparaissent toujours plus ou moins explicitement, souvent même avant la vision du film, par le titre qu'il lui a donné et l'affiche qui le présente, et ensuite par les choses que le réalisateur décide de montrer, les personnes qu'il choisit d'interviewer, le commentaire qu'il ajoute aux images (par le biais des

1. Film réalisé en 1922 par Robert Flaherty qui décrit en un peu plus d'une heure les us et coutumes du Grand Nord canadien à travers la vie quotidienne d'une famille esquimau.

2. Pour la première fois en 2004, le Festival de Cannes récompense un documentaire en attribuant la Palme d'Or à *Fahrenheit 9/11*, de Michael Moore.

3. Auteur, producteur et réalisateur (notamment d'une quarantaine de documentaires dont plusieurs consacrés à l'Afghanistan).

4. Propos tenus au cours d'une interview menée par Arnaud Contreras (www.a360.org/article.php?id_article=184).

intertitres ou directement en voix off) ou encore, la façon dont il organise le montage des différentes séquences tournées.

Une deuxième confusion fréquente assimile **documentaire** et **reportage**. Or il s'agit pourtant de deux démarches qui, au-delà de leurs points communs (leur rapport à la réalité, des personnages dans leur propre rôle, un cadre authentique...), sont assez différentes. Le documentaire résulte plutôt d'un **projet cinématographique à long terme** réalisé par un cinéaste qui a choisi et défendu ce projet, alors que le reportage relève de façon générale d'un projet **télévisuel** réalisé sur commande par un ou plusieurs journalistes, qui peuvent manifester un intérêt très variable pour le sujet du reportage commandé. De plus, là où le reportage est associé à l'immédiat, souvent en lien direct avec l'actualité et le plus souvent réalisé dans l'urgence ou des délais très brefs — avec tout ce que cela implique : peu de temps pour le réaliser, sujet plus ou moins maîtrisé, plus ou moins approfondi, superficialité liée à l'événement, pas de vue globale... —, le documentaire demande lui **une longue préparation**, un travail d'enquête important, une bonne connaissance du terrain, des témoins et / ou du sujet. Il s'inscrit dans la durée et se caractérise par un discours, une idée à faire passer sur le monde, sur la société, sur une communauté, un individu, sur une problématique sociale, économique, politique, scientifique... ; en ceci, il se différencie du reportage, censé avant tout apporter un complément d'information à propos d'une situation ou d'un événement plus ou moins exceptionnel ou sensationnel. Tandis que le reportage a plutôt l'ambition d'être exhaustif, explicatif et alimenté d'informations vérifiées sur un sujet généralement limité dans le temps et dans l'espace, le documentaire exprime une idée ou traduit un point de vue sur le monde. Le premier peut être traité sensiblement de la même manière par des personnes différentes, alors que le second répond à une question et à un traitement personnel, propre au cinéaste.

On peut certainement considérer *la Couleur du sacrifice* comme un documentaire dans la mesure notamment où le propos du cinéaste est évidemment très présent — il s'agit de rendre un hommage légitime à ces anciens combattants et de dénoncer le gel de leurs pensions — mais aussi où le film ne se limite pas à ce simple propos : le cinéaste « explore », si l'on peut dire, une situation, une réalité dans toutes ses dimensions et composantes. Il passe notamment du présent au passé, du témoignage individuel à l'histoire collective, et inversement du propos général (par exemple celui de l'histoire) au détail révélateur (comme ceux évoqués par les infirmières). Enfin, il laisse une place déterminante à la présence physique des personnes, en particulier à ces hommes aujourd'hui vieilliss, contraints de vivre en un lieu qu'ils n'ont pas pour la plupart choisi et dont les visages sont longuement montrés, marqués sans doute par l'âge mais aussi par les expériences vécues.

Reste encore à préciser ce qui différencie **documentaire** et **fiction réaliste**, dont les objectifs et les intentions peuvent être parfaitement identiques (faire découvrir certains pans de la réalité passée ou contemporaine, en dénoncer, critiquer certains aspects, éveiller les consciences, transformer les comportements individuels...). Néanmoins, il y a une différence de méthode évidente dans l'approche de cette réalité. Alors qu'une fiction réaliste nécessite l'écriture d'un scénario préalable, une reconstitution (d'un lieu, d'une période, grâce au décor) et un casting (pour choisir les acteurs susceptibles de rendre au mieux les traits physiques et psychologiques des personnages), des répétitions de scènes (pour coller au plus près de la réalité à reconstituer), le documentaire

comporte souvent une large part d'imprévisible et d'authenticité due essentiellement à des personnages qui « jouent » leur propre rôle dans leur propre vie, sans être guidés par le réalisateur ; dans une perspective documentaire, recommencer une prise de vue, demander à une personne de recommencer un geste effectué spontanément est théoriquement interdit car cela produirait des effets artificiels, contraires aux objectifs poursuivis. Le documentariste travaille essentiellement avec des témoins et des traces, qui sont des référents authentiques, alors que la fiction réaliste peut reconstituer ce qu'elle croit être la vérité.

On se souviendra à ce propos qu'il y a dans *la Couleur du sacrifice* des extraits d'une représentation théâtrale (*Gembloux* de Sam Touzani et Ben Hamidou) qui évoque notamment de façon cruelle et satirique les combats livrés par les soldats marocains en Belgique en mai 1940. Il s'agit évidemment d'une reconstitution fictive puisque les soldats sont interprétés par deux acteurs en costume de ville, même si nous pouvons supposer que les propos tenus reflètent la situation tragique vécue par ces hommes confrontés à des forces supérieures.

DES FRONTIÈRES POREUSES

Sans information extérieure, comment le spectateur sait-il alors qu'il est en train de regarder un documentaire plutôt qu'une fiction ? À quoi reconnaît-il la différence entre les deux ? En fait, il dispose d'un **faisceau de présomptions**, dont la plus évidente est la rupture avec le modèle fictionnel d'élaboration du film. Voici — à la page suivante — quelques-uns de ces critères de différenciation ; ceux qui peuvent être directement repérés à la vision ont été notés en caractères italiques ; ce sera en partie sur ces éléments que nous proposerons de travailler avec les élèves pour dégager avec eux les méthodes de travail utilisées par le réalisateur, la structure d'ensemble du film ainsi que son principe de cohérence, souvent reflet de l'intention du cinéaste et base à partir de laquelle il construit son discours.

On remarquera encore que les spectateurs utilisent ces différents critères en fonction de leurs compétences diverses pour différencier les films de façon globale (fiction / documentaire) mais aussi, dans certains cas, différentes séquences à l'intérieur d'un même film : ainsi, dans *la Couleur du sacrifice*, l'on trouve insérés plusieurs séquences théâtrales ainsi qu'un extrait de film dont nous comprenons immédiatement qu'il s'agit de reconstitutions de nature fictive (même si elles évoquent de façon indirecte des faits authentiques).

La Couleur du sacrifice

Quelques caractéristiques du documentaire	Quelques caractéristiques de la fiction
tournage en direct, pas de répétition	répétition des scènes, plusieurs prises
personnes réelles (reconnues comme telles au générique de fin)	acteurs rémunérés
spontanéité, imprévus	jeu très construit (gestes, mimiques, déplacements...)
<i>commentaire off</i>	voix intérieure *
<i>interviews, témoignages</i>	dialogues écrits préalablement
<i>regards-caméra fréquents</i>	regards-caméra inexistantes ou très rares
<i>micros et caméras dans le champ</i>	appareillage technique hors-champ
<i>passé rendu par des traces et vestiges</i>	cadre et événements reconstitués
<i>images hétéroclites (sources différentes)</i>	images homogènes
équipe de tournage minimale	équipe de tournage importante
absence ou souplesse de scénario	scénario très élaboré
méthode empirique	plan de travail rigide
prise de vue importante (en termes de durée du tournage)	prise de vue importante (en termes de répétition de plans)
<i>montage souvent visible</i>	montage souvent invisible
<i>dans ou hors image, le réalisateur est en lien immédiat avec la réalité montrée, dans une relation personnelle avec les personnes côtoyées; il filme de l'intérieur</i>	le réalisateur occupe une place en retrait par rapport à l'histoire racontée; pas de relations personnelles avec les personnages de la fiction; il filme de manière directive et de l'extérieur

* Dans beaucoup de films de fiction, des propos sont tenus en voix off mais ils n'apportent pas de commentaire extérieur. Ils traduisent en général les réflexions intérieures d'un des personnages du film. C'est un monologue qui n'est pas prononcé mais qui exprime les pensées du personnage au moment de la scène. Dans ce cas, on parle plutôt de voix intérieure. Elle se distingue de la voix off qui est, elle, le commentaire d'un narrateur extérieur à l'action. Dans un film de fiction, il n'y a généralement pas de commentaire en voix off qui, par contre, est très souvent présente dans un documentaire.

EN SYNTHÈSE

Un film comme *la Couleur du sacrifice* de Mourad Boucif répond à la plupart des critères du cinéma documentaire. Ce film, qui évoque de façon pratiquement chronologique l'histoire des soldats « indigènes » engagés au service de la France dans la Seconde Guerre mondiale, est à la fois un témoignage sur

La Couleur du sacrifice

Écran large sur tableau noir



les souffrances endurées par ces hommes et une analyse de la condition qui est aujourd'hui la leur, suite notamment à la « cristallisation » (c'est-à-dire le gel) de leurs pensions. Les interviews et témoignages sont nombreux et étalés sur toute la durée du film, tandis que des images d'archives (notamment des batailles de la Seconde Guerre mondiale) voisinent avec quelques extraits de reconstitutions historiques (théâtrales et filmiques) et les propos d'historiens ou de juristes.

On remarquera que le film évoque à une occasion au moins, de façon plus ou moins directe, les conditions même dans lesquelles il a été réalisé. L'on voit par exemple tout le cheminement de l'équipe pour retrouver dans un village isolé un ancien combattant gravement malade : le réalisateur, loin d'être « extérieur » à son sujet (comme dans un simple reportage), se retrouve impliqué dans l'histoire de tous ces hommes, par de multiples liens, parfois ténus, parfois très visibles comme dans cette séquence très émouvante où il échange finalement une poignée de main avec ce vieillard au bout de ses forces.

On se souviendra également des visages de ces anciens combattants filmés en gros plan pendant leur témoignage mais également en silence : les visages sont alors filmés en tant que tels, non plus comme porteurs de parole ou de témoignage, mais comme présence physique, présence douloureuse de ces hommes éloignés de leurs familles dans des conditions extrêmement difficiles.

D'un autre côté, l'on voit que le réalisateur n'hésite pas par endroits à recourir à des reconstitutions fictives comme ces extraits d'une pièce de théâtre (déjà évoquée) ou d'un film de fiction retraçant la révolte des tirailleurs sénégalais du camp de Thiaroye⁵. Dans ce contexte, fiction ne signifie cependant pas fausseté : la reconstitution théâtrale de ce qu'ont pu vivre les combattants à la bataille de Gembloux est particulièrement forte même si la réalité évoquée — celle des soldats confrontés à une violence terrifiante — passe ici essentiellement par la parole des acteurs qui retraduisent une expérience désormais inaccessible.

L'on pourrait dire que Mourad Boucif multiplie en fait les « portes d'entrée » sur un passé que nous ne pouvons pas connaître directement (puisque nous ne l'avons pas vécu) : ainsi, aux témoignages des anciens combattants, s'ajoutent ceux d'autres témoins européens (comment ne pas se souvenir des récits poignants des infirmières soignant les blessés de guerre ?), des images d'archives, des explications d'historiens contemporains et des extraits de pièces de théâtre ou d'un film de fiction... On remarquera d'ailleurs que les images d'archives (en noir et blanc) n'ont pas de statut « privilégié » (qui serait celui de montrer la « réalité ») et que les témoignages contemporains des anciens combattants ont une valeur d'authenticité et une puissance d'émotion bien souvent supérieures.



5. Cet épisode est bien expliqué dans *la Couleur du sacrifice*. Pour rappel, les soldats noirs de l'armée française ont été renvoyés en Afrique à partir de l'automne 1944 d'une façon qui a été perçue comme humiliante et discriminante : il y aura notamment en décembre une mutinerie au camp de transit de Thiaroye au Sénégal à cause de l'absence de paiement des soldes dues (leur montant étant en outre artificiellement converti en francs CFA, fortement dévalués). Cette mutinerie sera réprimée de façon extrêmement violente par l'armée française. (Cet événement peu connu en Europe est commémoré en Afrique noire et a notamment fait l'objet d'un film de Sembène Ousmane, *Camp de Thiaroye*, en 1988, disponible à la « Médiathèque des Trois Mondes » et d'où est tiré l'extrait visible dans *la Couleur du sacrifice*.)

© Centre culturel Les Grignoux

Quelques consignes d'observation pour exploiter la vision d'un documentaire ¹

(L'enseignant adaptera ces consignes en fonction de l'âge des jeunes spectateurs)

- ▶ Prends note des **personnes** qui sont interviewées dans le film : qui sont-elles ? s'il y en a, aide-toi des intertitres (entre deux plans) ou des titres surimprimés sur l'image. Pourquoi (ou à propos de quoi) sont-elles questionnées ? quel rapport entretiennent-elles avec le sujet traité ? Est-ce que ce sont des spécialistes de la question abordée par le film ? des personnes mises en cause dans la problématique exposée par le réalisateur ? des simples témoins ou des personnages impliqués dans les événements ?...
- ▶ Repère les moments dans le film où l'on voit une **caméra**, un **micro** ; qui effectue ces manipulations techniques ? Est-ce le réalisateur lui-même ? À quoi le voit-on ? Ou comment le sait-on ?
- ▶ S'il y en a, repère les moments dans le film où les personnes semblent nous regarder, où il y a ce qu'on appelle des « **regards-caméra** ». Qu'est-ce que ces regards-caméra signifient ?
- ▶ Y a-t-il dans le film un **commentaire** en voix off qui accompagne les images ? Retiens quelques expressions qui t'interpellent : quel rôle ce commentaire joue-t-il par rapport aux images que l'on voit ? Est-ce qu'il les explique, les interprète ou leur attribue un sens particulier ? Exprime-t-il un jugement à propos de ce qu'elles montrent ?...
- ▶ Dresse les grandes lignes de la **temporalité** du film : les épisodes se succèdent-ils dans le temps ? Autrement dit, le film suit-il un fil chronologique ? Ou bien effectue-t-il des allers-retours entre le passé (témoignages « vivants », témoignages sous forme de traces ou d'archives) et le présent (direct, avec les conséquences de ce procédé : improvisé, imprévu, spontanéité...) ? Y a-t-il certains épisodes passés qui ont fait l'objet d'une reconstitution ? Si oui, lesquels ? S'il y en a, aide-toi des intertitres (entre deux plans) ou des titres surimprimés sur l'image.
- ▶ Observe et dresse un inventaire des **lieux** du film (lieux banals, lieux privés, lieux officiels, lieux clandestins...) et des déplacements éventuellement effectués : pourquoi ces déplacements ? Comment sont-ils effectués ? Ces changements de lieu ont-ils une fonction particulière ? S'il y en a, aide-toi des intertitres (entre deux plans) ou des titres surimprimés sur l'image.
- ▶ Repère les **images** qui proviennent de **sources différentes**. Identifie ces sources : documents d'archives, images d'actualité, extraits d'autres films, images tournées par des amateurs, images captées par une caméra de surveillance, images « déséquilibrées », tournées en caméra cachée...
- ▶ Repère, s'il y en a, les moments où la **musique** a de l'importance. À ton avis, quel est son rôle ? Quels sont les effets produits sur le spectateur ?
- ▶ Sois attentif aux **bruits** entendus dans le film : parmi les bruits les plus marquants, y en a-t-il qui ne trouvent pas leur source dans l'image ? À ton avis, quelle est leur fonction dans le film ? À quoi servent-ils ? Quels sont les effets produits sur le spectateur ?

1. De façon à collecter un maximum d'informations, on pourra donner séparément la même consigne à deux élèves.

3

Une question de mots

Les mots ne sont pas neutres, et désigner quelqu'un comme un « indigène » avait incontestablement à l'époque coloniale une nuance péjorative ou de mépris. Mais le terme renvoyait également à une réalité juridique objective — même si elle était contestable — établie par le Code de l'Indigénat qui distinguait en Algérie les « Indigènes » (soumis à une juridiction spéciale) des autres citoyens français (voir à ce propos l'encadré pages 14-15).

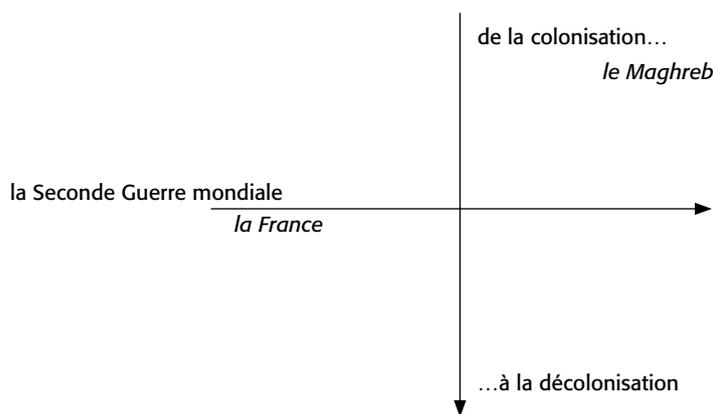
Il n'est donc pas possible, dans ce dossier, de faire l'économie de ce terme, même s'il n'est évidemment pas question ici de reproduire de façon plus ou moins détournée les connotations péjoratives qui lui étaient attachées. L'usage des guillemets s'impose donc, comme autour du terme d'« Européens ».

LE CONTEXTE HISTORIQUE

À sa manière, *la Couleur du sacrifice* de Mourad Boucif constitue une leçon d'histoire en retraçant le parcours des soldats des troupes coloniales amenés à combattre à partir de 1940 en Europe — en Belgique et en France d'abord, en Italie, en France et en Allemagne ensuite — contre les forces allemandes aux côtés des troupes alliées, britanniques, américaines et... françaises (de la métropole).

Quel doit être alors le rôle de l'école par rapport à un tel film ? Faut-il ajouter d'autres informations ou bien les nuancer, proposer de nouveaux documents ou d'autres points de vue, prendre de la distance, généraliser... ? Si l'information historique peut toujours être complétée, il paraît cependant plus utile d'un point de vue pédagogique d'**organiser** les connaissances déjà acquises dans des cadres relativement structurés de manière notamment à pouvoir intégrer de **nouvelles connaissances** à de tels ensembles : l'histoire n'est sans doute pas une science exacte qui s'organiserait de façon démonstrative, mais son ambition est néanmoins de dépasser l'accumulation des faits et de dégager des **liens** entre ces faits.

Or le film *la Couleur du sacrifice* met en scène des événements qui se situent au croisement de deux grandes « séries historiques », l'une qui constitue la Seconde Guerre mondiale, l'autre qui relie la colonisation, la société coloniale et enfin la décolonisation. On précisera en outre immédiatement que la Seconde Guerre mondiale est envisagée ici essentiellement du point de vue de la France (y compris ses colonies de l'époque), tandis que la colonisation est principalement celle de l'Afrique du nord (Maroc, Algérie et Tunisie ; on n'oubliera pas cependant les témoins d'Afrique noire dont l'histoire coloniale est sans doute similaire à celle du Maghreb, même s'il faut tenir compte d'un certain nombre de différences). Ce qu'on peut représenter schématiquement de la façon suivante :



Ce qu'on appelle ici une « **série historique** » est essentiellement un outil pédagogique qui permet de relier des événements sur base d'une unité de lieu, de temps et d'un enchaînement causal supposé : la cohérence d'une série historique doit cependant être reconstruite, plus que présupposée, à la fois comme un cadre permettant d'organiser les connaissances déjà acquises et comme un instrument de recherche pour de nouvelles connaissances.

UN OUTIL À COMPLÉTER

L'instrument proposé, sous la forme très simple d'une double série historique, va pourtant permettre de faire un véritable travail de réflexion avec les élèves. Ceux-ci seront d'abord invités à compléter les deux séries proposées en se basant sur leurs connaissances spontanées.

En premier lieu, que savent-ils de **la Seconde Guerre mondiale** ? Quand commence-t-elle ? Quand finit-elle ? Quels en sont les principaux protagonistes ? Quels en sont les principaux événements ?

Et de manière plus précise, en relation avec le film, comment l'Afrique du Nord a-t-elle été impliquée dans la Seconde Guerre mondiale ? Comment s'est déroulée la campagne d'Italie ? Quel fut le cheminement des troupes françaises, notamment « indigènes », lors de la libération de la France ? Que s'est-il passé en Alsace ? Et après la fin du film, qu'a fait l'armée française (ou plus exactement la 1^{ère} armée française) ?

En second lieu, que savent les jeunes participants de **la colonisation**, en particulier de **l'Afrique du Nord** ? Quand débute-t-elle ? Qui en est l'initiateur ? Quelle est la situation comparée de l'Algérie, du Maroc, de la Tunisie, des colonies d'Afrique noire ? Quel est le statut des « indigènes » ? et celui des colons ? Comment se fait-il que les « Indigènes » sont enrôlés dans l'armée française ? Que sont devenues les colonies ? Quand commence la décolonisation et quelles en sont les dates importantes ?

Ces questions, qui pourront être posées lors d'une discussion collective, devraient permettre à l'enseignant de repérer les manques et éventuellement les erreurs dans les connaissances historiques des élèves : si tout le monde connaît les dates de début et de fin de la Seconde Guerre mondiale, bien peu sans doute (du moins en Belgique et en France) sont au courant de la campagne d'Italie et du rôle exact de ce pays dans le conflit ; semblablement, la colonisation au-delà des formules toutes faites (« la guerre d'Algérie », les « Pieds Noirs », le FLN...) est certainement mal cernée par beaucoup d'adolescents.

La classe pourra ensuite être divisée en deux grands groupes qui essaieront chacun de **compléter** une des deux séries historiques en utilisant les ouvrages et outils à leur disposition (manuels, dictionnaires, Internet...) : en fonction des réactions précédentes, l'enseignant orientera les recherches des uns et des autres de manière à répondre à toutes les questions historiques que pose directement ou indirectement le film. On trouvera ci-dessous quelques indications sur l'orientation que pourrait prendre ce travail de recherche.

Les informations données s'inspirent en particulier des ouvrages suivants :

- ✗ Belkacem Recham, *Les Musulmans algériens dans l'armée française (1919-1945)*. Paris, L'Harmattan, 1996.
- ✗ Jean-Louis Planche, *Sétif 1945. Histoire d'un massacre annoncé*. Paris, Perrin, 2006.
- ✗ Marc Ferro, *Le Livre noir du colonialisme*. Paris, Hachette (Pluriel), 2003.

La Seconde Guerre mondiale

La France dans la guerre [voir la carte 1 à la page 15]

Tout le monde sait que l'Allemagne nazie est responsable du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en Europe : le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne, ce qui provoque la déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne qui hésitent cependant à intervenir militairement, et, le 10 mai 1940, l'Allemagne peut alors lancer ses troupes à travers la Belgique et les Pays-Bas pour surprendre les armées française et britannique, rapidement et brutalement défaites. La bataille de Gembloux, douloureusement évoquée dans *La Couleur du sacrifice*, prend place dans cette campagne : malgré une première victoire, la résistance acharnée des soldats marocains n'a pas pu empêcher par ailleurs l'effondrement des troupes françaises, belges et britanniques. Plus d'un million et demi de soldats français — mais aussi issus des colonies — sont faits prisonniers.

Écrasée militairement, la France va d'abord négocier un armistice avec l'Allemagne qui imposera notamment la division du pays en deux grandes zones, occupée au Nord et non-occupée au Sud. La France n'est plus alors officiellement en guerre. Le 10 juillet, les parlementaires voteront les pleins pouvoirs au maréchal **Pétain** qui formera un gouvernement siégeant à **Vichy** (en zone non-occupée). Ce gouvernement s'engagera ensuite dans une politique de collaboration de plus en plus active avec l'Allemagne : il appliquera en particulier des mesures antisémites et participera, à partir de 1942, à la déportation des Juifs vers les camps d'extermination nazis.

Mais auparavant, le 18 juin 1940, le général **de Gaulle**, réfugié à Londres, a appelé ses compatriotes à poursuivre le combat aux côtés de la Grande-Bretagne désormais seule dans la guerre. Pour tous les Français va donc se poser la question du choix entre la collaboration et la résistance. Si beaucoup de Français préfèrent d'abord se réfugier dans l'attentisme, l'évolution des combats va faire basculer progressivement la majorité d'entre eux du côté allié. L'entrée en guerre de l'URSS (envahie par l'Allemagne nazie le 22 juin 41) puis des États-Unis (attaqués par le Japon à Pearl Harbor le 7 décembre 41) transformera le conflit en guerre mondiale et modifiera progressivement le rapport de forces.

Pour les **colonies françaises**, éloignées du théâtre d'opérations européen mais restées sous tutelle du gouvernement de Vichy, se pose également, dès juin 40, la question du ralliement — ou non — aux Forces françaises libres du général De Gaulle : ainsi, les autorités coloniales du Sénégal resteront fidèles au gouvernement de Vichy, tandis que celles du Tchad, de l'Afrique-Équatoriale (aujourd'hui la République centrafricaine, le Congo-Brazzaville et le Gabon), de Madagascar ou de la Réunion rejoindront le général de Gaulle et le camp allié. Tunisie, Algérie et Maroc resteront quant à eux sous la tutelle de Vichy. Mais en novembre 1942, les troupes alliées débarquent en Afrique du Nord, obligeant à leur tour les autorités coloniales à choisir clairement leur camp...



L'Afrique du Nord [voir la carte 2 à la page 16]

Si la guerre débute en Europe, le conflit va se porter par étapes en Afrique du Nord, partagée alors en différentes colonies des puissances européennes (Maroc, Algérie, Tunisie sont sous domination de la France, la Libye de l'Italie, et l'Égypte de la Grande-Bretagne) : profitant en septembre 40 de la faiblesse britannique, l'Italie, alliée de l'Allemagne, pénètre (à partir de la Libye) en **Égypte**, menaçant le canal de Suez, artère essentielle de la Grande-Bretagne pour rejoindre ses colonies en Asie : les Britanniques contre-attaquent au début 41 et repoussent les troupes italiennes en **Libye**. Mussolini fait alors appel à Hitler qui envoie des troupes allemandes (*l'Afrika Korps*) seconder les Italiens. Les colonies françaises — Maroc, Algérie, Tunisie —, restées fidèles à Vichy, restent à ce moment en dehors du conflit.

Après plusieurs offensives et contre-offensives (de janvier 41 à janvier 43), les Britanniques parviendront cependant à vaincre les forces de l'Axe (Allemands et Italiens) à El Alamein (en Égypte) et à les rejeter ensuite hors de Libye. C'est dans ce contexte que les Alliés (britanniques et américains) envisagent puis réalisent plusieurs débarquements simultanés au Maroc et en Algérie en novembre 42. Il s'agit pour eux d'attaquer *l'Afrika Korps* à revers et de prendre ensuite tout le contrôle du sud de la Méditerranée avant d'envahir l'Europe.

Le général de Gaulle, quant à lui, va essayer de rallier les autorités coloniales d'Afrique du Nord à son combat. Après une longue période d'hésitation et de tergiversations, un Comité Français de Libération va se mettre en place et reconstituer une véritable armée, composée de Français (habitants des colonies essentiellement) et d'« Indigènes », qui combattront dès lors aux côtés des Alliés. Ceux-ci vont notamment équiper ces troupes d'uniformes, d'armes et de matériel divers.

Les Allemands pour leur part ont réagi très rapidement aux débarquements alliés en Afrique du Nord en envahissant la zone non-occupée en France (réduisant ainsi le gouvernement de Pétain à un rôle de fantoche) et en établissant en quelques jours une tête de pont en **Tunisie** (jusqu'à en-dehors de la guerre) : cette tête de pont leur permet de dégager leurs troupes (ainsi que les troupes italiennes) de Libye où elles sont pourchassées par les Britanniques (qui progressent vers l'ouest depuis l'Égypte). Les premières troupes françaises, fraîchement reconstituées, vont déjà être engagées dans cette campagne de Tunisie (novembre 42 à mars 43).

L'Italie [voir la carte 3 à la page 17]



Après la conquête de l'Afrique du Nord, les Alliés — Britanniques, Américains et désormais Français — décideront de porter leur offensive en Italie. En juillet 43, les troupes alliées débarquent en Sicile, provoquant un bouleversement politique majeur en Italie : Mussolini est destitué par le roi Victor-Emmanuel, et le nouveau gouvernement de Badoglio va négocier secrètement la reddition de son pays, qui sera effective le 8 septembre.

La Couleur du sacrifice

Écran large sur tableau noir

Alors que les troupes britanniques et américaines opèrent de nouveaux débarquements en Italie (en Calabre et à Salerne), les Allemands réagissent brutalement à la défection de leur ancien allié, en occupant le pays et en désarmant les troupes italiennes.

Dans la péninsule italienne étroite, traversée par la chaîne des Apennins, ils établissent alors des lignes de défense successives, très fortes, contre lesquelles buteront les offensives alliées au prix de lourdes pertes. C'est le cas en particulier de la « ligne Gustav » au sud de Rome, qui passait notamment par le Mont Cassin (Monte Cassino en italien). L'abbaye bénédictine du Mont Cassin domine la vallée par où passent la route et la voie ferrée vers Rome. Au cours de trois batailles successives, les troupes américaines, indiennes et néo-zélandaises vont successivement passer à l'attaque sans parvenir à déloger les Allemands (du 20 janvier au 19 mars 44). L'aviation alliée appelée à la rescousse va raser inutilement l'abbaye qui est inoccupée mais dont les ruines serviront ensuite d'abris presque inexpugnables aux soldats allemands.

Le 11 mai, lors d'une dernière offensive sur un front élargi de plus de vingt kilomètres, des forces américaines, françaises, britanniques, polonaises parviendront enfin à rompre le front allemand. Les « gومiers » marocains réussirent en particulier, au prix de lourds sacrifices, à prendre pied sur les monts Aurunci (entre Monte Cassino et la mer), réputés infranchissables, et à déboucher ainsi sur les arrières ennemis. La route vers Rome est ouverte, et la capitale italienne est libérée le 4 juin. Mais la nouvelle sera rapidement éclipsée par le débarquement qui a lieu le 6 juin 44 en Normandie... Le nord de l'Italie ne sera finalement libéré qu'en avril 1945.

Le débarquement en Provence [voir la carte 3 à la page 17]



À partir de juin 44, l'effort principal des alliés britanniques et américains se porte en effet en France : du 6 juin à la mi-août, de très violents combats ont lieu en Normandie, immobilisant les troupes américaines et britanniques, jusqu'à ce qu'une percée décisive parvienne à rompre le front allemand fin juillet. Pratiquement encerclées dans les environs de Falaise (6-17 août), les troupes allemandes vont alors rapidement refluer vers le Nord.

C'est dans ce contexte que les alliés organisent un nouveau débarquement dans le sud de la France (opération « dragoon ») avec des troupes américaines, britanniques et françaises : ces dernières, composées de 260 000 hommes, représentent plus de la moitié des effectifs engagés. Ces forces réunies vont libérer le sud de la France (en particulier Toulon et Marseille) puis remonter vers le Nord, le long de la vallée du Rhône, et faire leur jonction avec les armées venues de Normandie le 12 septembre en Bourgogne (près de Dijon). Les troupes françaises sont composées approximativement à 55 % d'« Indigènes », mais la proportion monte à 70 % dans l'infanterie ; en revanche, ils représentent à peine 2 % des officiers et 20 % des sous-officiers.

© Centre culturel Les Grignoux

La Couleur du sacrifice

Écran large sur tableau noir



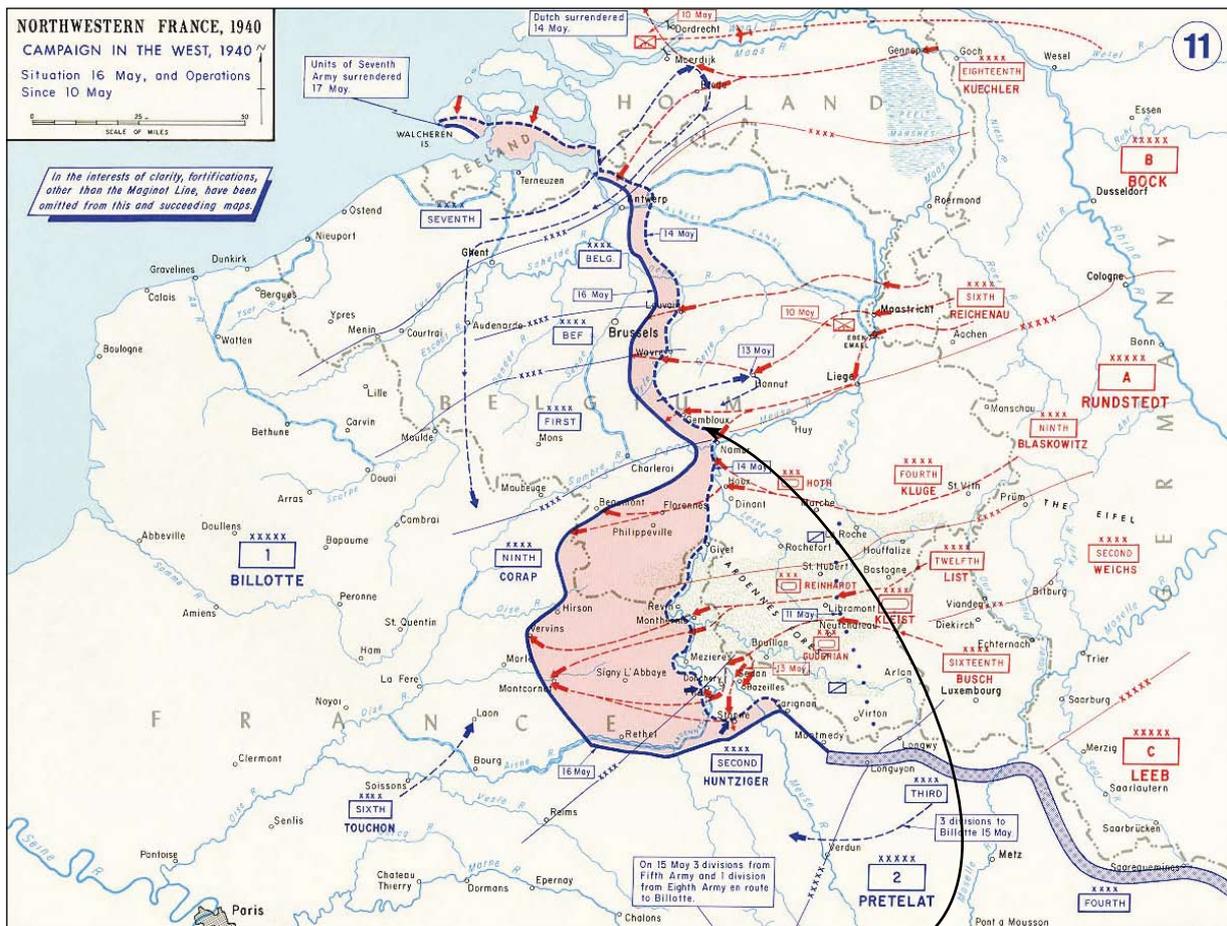
Intégrée dans le dispositif allié, l'armée française va combattre dans des conditions très difficiles pendant l'hiver 44 dans les Vosges et en Alsace. C'est à ce moment que les autorités françaises opèrent cependant le « blanchiment » des troupes, qui consiste à remplacer les soldats d'Afrique noire par des Français de métropole : il s'agit notamment de montrer que la France s'est libérée grâce à ses propres forces et non pas grâce à ses seules troupes coloniales. Les soldats issus du Maghreb ne sont cependant pas concernés par ces mesures, et ils participeront à l'ultime campagne pour envahir l'Allemagne (de janvier à mai 45). ■



© Centre culturel Les Grignoux

La Couleur du sacrifice

Écran large sur tableau noir



La bataille de Gembloux

La bataille de Gembloux dura du 12 au 16 mai 1940 : des combats meurtriers dureront pendant deux jours et deux nuits entre Gembloux et Chastres, opposant des unités blindées allemandes aux troupes franco-marocaines de la 1^{ère} Armée française, retranchées derrière la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur, seul obstacle dans ce paysage de plaine. L'attaque allemande était menée par des chars appuyés par l'infanterie et l'aviation (essentiellement des Stukas) alors que les troupes de la 1^{ère} Division Marocaine étaient seulement soutenues par l'artillerie.

Après des combats très violents, ces troupes parvinrent néanmoins à repousser dans la nuit du 15 au 16 les unités allemandes et même à les rejeter sur leurs positions de départ du 14. Cela permit ensuite à l'ensemble de la 1^{ère} Armée française d'opérer un repli tactique et de leurrer les Allemands une journée supplémentaire. Les troupes franco-marocaines avaient ainsi réussi à stopper l'invasion pendant 72 heures au prix de pertes très élevées qu'on estime à 2 250 morts, blessés, prisonniers ou disparus.

Chaque bataillon de tirailleurs était composé d'environ 700 hommes : à l'issue de la bataille, le 1^{er} bataillon du 2^e Régiment de Tirailleurs Marocains ne comptait plus que 74 hommes valides, le 1^{er} bataillon du 7^e Régiment de Tirailleurs Marocains 80 et le 2^e bataillon du même régiment à peine 150.

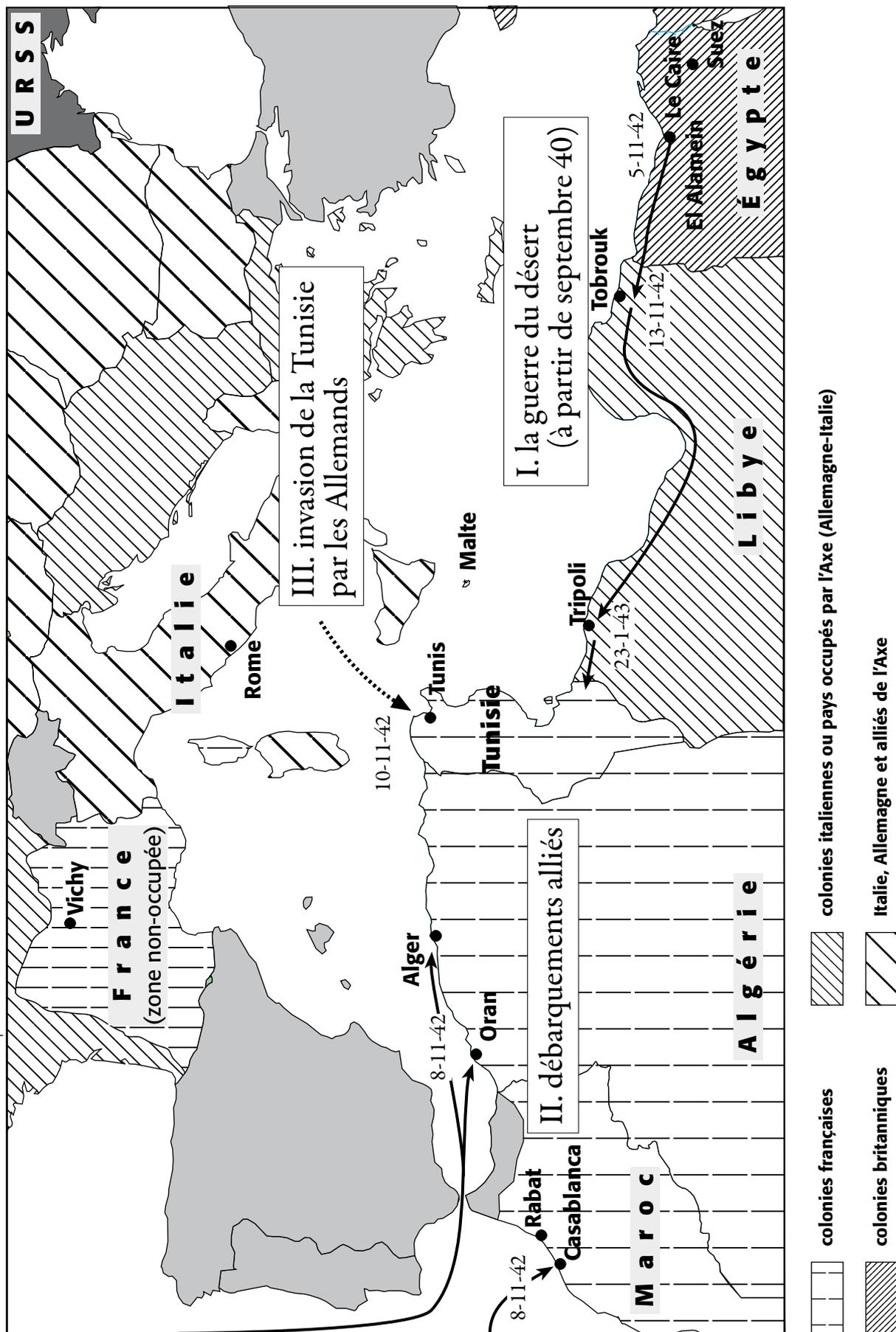
Ce fut la seule victoire terrestre de l'armée française en 1940.

Sources : http://www.anac-fr.com/2gm/2gm_42.htm
<http://membres.lycos.fr/bendhn/gembloux1.htm> <http://users.skynet.be/chercha/index.htm>

La carte militaire ci-dessus montre bien le mouvement des forces en présence et le rôle de « pivot » de la bataille de Gembloux : c'est au Sud, à travers la forêt des Ardennes que les blindés allemands vont percer le front français (progressant finalement jusqu'à Abbeville à l'embouchure de la Somme) et menacer d'encerclement l'ensemble des troupes alliées contraintes alors à un repli rapide malgré la victoire tactique de Gembloux.

(Source : http://www.dean.usma.edu/history/web03/atlases/www2_europe/www2_europe_war_index.htm
 Il s'agit d'une carte réalisée par l'Académie militaire de West Point aux États-Unis)

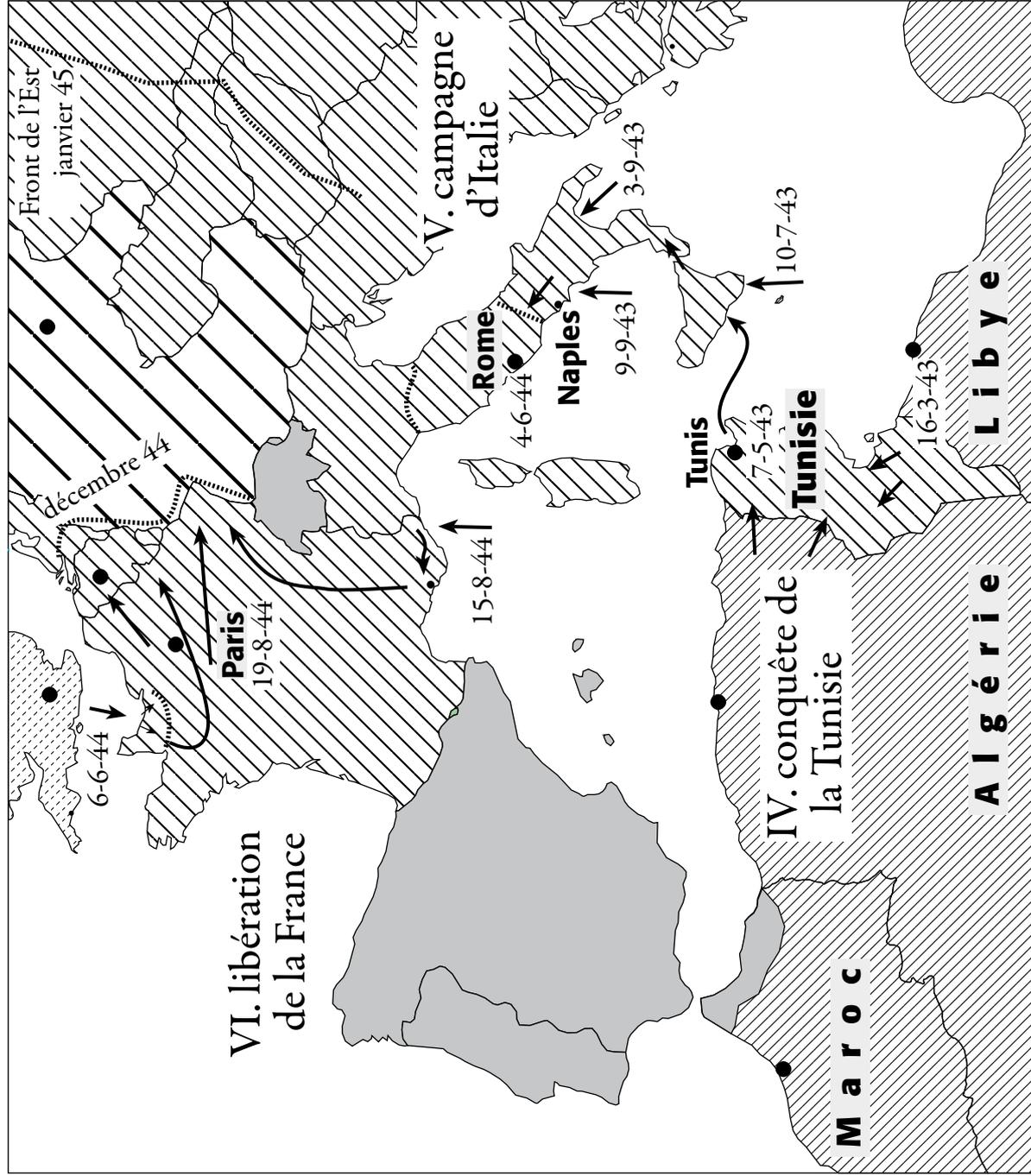
© Centre culturel Les Grignoux



2. Ci-dessus, **la guerre en Méditerranée** : les débarquements britanniques et américains en Afrique du Nord font basculer les colonies françaises, restées fidèles à Vichy du côté allié. Les combats se concentrent alors en Tunisie.

La Couleur du sacrifice

3. Ci-contre, **la guerre à l'ouest de l'Europe**: d'Afrique du Nord, les troupes alliées (notamment françaises) débarquent d'abord en Sicile, puis en Italie et en France.



-  Alliés
-  pays neutres
-  Allemagne
-  Pays occupés par l'Allemagne
-  offensives alliées
-  forte résistance allemande

La colonisation en Afrique du Nord

Pourquoi des Algériens, des Marocains et d'autres habitants d'Afrique se retrouvent-ils enrôlés dans l'armée française pour combattre dans une guerre qui ne les concerne pas au premier chef? La réponse réside évidemment dans l'histoire de la colonisation de l'Afrique mais aussi de l'Asie par les puissances européennes au 19^e siècle. On n'évoquera ici que la situation des pays du Maghreb.

La conquête

L'Afrique du Nord (à l'exception du Maroc) était au début du 19^e siècle en grande partie sous la domination de l'Empire ottoman. Mais l'affaiblissement de cet empire devait aiguïser les appétits des puissances européennes, et la France (sous le règne de Charles X) allait envahir l'Algérie en 1830 sous un prétexte fallacieux (le consul français aurait reçu un « coup d'éventail » du dey Hussein, gouverneur d'Algérie, qui réclamait en fait le paiement d'une dette française de 7 millions de francs, vieille de quinze ans!). Cette conquête se fit de façon violente avec l'envoi d'un corps expéditionnaire de 37 000 hommes et rencontra une forte résistance, organisée notamment par l'émir Abd el-Kader dont la lutte dura une quinzaine d'années (1832-1847). La défaite d'Abd el-Kader (contraint de se rendre en 1847) ne signifia cependant pas la pacification de la région qui fut secouée par de nombreuses révoltes jusqu'à la fin du 19^e siècle (notamment en Kabylie en 1871). On remarquera que, dès 1841, les Français ont recouru à des engagements volontaires de tirailleurs algériens et de spahis (cavaliers) pour renforcer leurs propres troupes.

La conquête française de l'Algérie suscita par ailleurs une vive hostilité du Maroc qui commença par soutenir Abd el-Kader; mais, après la défaite de ce dernier, le royaume alaouite du Maroc suscita à son tour les convoitises européennes. La conférence d'Algésiras (1906) entre les grandes puissances européennes devait alors placer le Maroc sous la « protection » de la France et l'Espagne : les Français envoyèrent des troupes à Casablanca en 1912 pour contraindre le sultan à signer un traité de protectorat, tandis que l'Espagne occupait le nord (la région du Rif) et le sud du Royaume (le « Sahara espagnol » ou occidental occupé dès les années 1880). Ici aussi, la colonisation suscita de violentes résistances, réprimées dans le sang (comme lors de la guerre du Rif de 1921 à 1926).

La Tunisie connut le même sort que le Maroc et fut soumise dès 1836 à des interventions militaires françaises qui culminèrent avec la mise sous protectorat du pays en 1881. La situation juridique différente du Maroc et de la Tunisie (considérés comme des « protectorats ») explique notamment que la France ait rapidement accordé leur indépendance à ces deux pays après la Seconde Guerre mondiale (en 1956) contrairement à ce qui s'est passé en Algérie, plongée dans une longue guerre d'indépendance (1954-1962); cela explique aussi qu'il n'y ait pas eu de conscription obligatoire au Maroc lors de la Seconde Guerre mondiale et que les soldats marocains à cette époque aient été des engagés « volontaires », même s'ils étaient surtout poussés par la misère (en Tunisie, la conscription fut néanmoins établie avec possibilité de remplacement).

La société coloniale

L'Algérie fut considérée par la France comme une colonie de peuplement, c'est-à-dire comme une région où un grand nombre de colons européens pouvait s'établir sans grands égards pour les populations locales. Ainsi, selon un recensement de 1872, il y avait en Algérie 245 000 colons européens pour un peu plus de deux millions de Musulmans. En 1954, à la veille de la guerre d'indépendance, les chiffres étaient de 8,5 millions de Musulmans pour un peu plus d'un million d'« Européens » (souvent installés dans le pays depuis plusieurs générations).

Pour favoriser ce peuplement, les autorités coloniales confisquèrent notamment des terres qu'elles remettaient par lots aux futurs colons. Pour la France, la colonisation apparut d'ailleurs rapidement comme une solution à des problèmes économiques internes : c'est ainsi que la crise du phylloxera, une maladie qui ravagea à la fin du 19^e siècle le vignoble en métropole, fut en partie résolue par l'implantation de viticulteurs du Midi de la France en Algérie. Là, des aides de l'État leur ont permis d'acheter des terres à bas prix. À l'exception de quelques notables, les Musulmans se sont en revanche retrouvés en grande majorité au plus bas de l'échelle sociale, repoussés sur les terres les plus arides, les plus chanceux étant employés comme ouvriers agricoles dans les exploitations coloniales.

L'Algérie restera ainsi jusqu'au milieu du 20^e siècle un pays essentiellement rural, où la plus grande partie de la population « indigène » vivait dans le « bled », la campagne, dans des conditions sociales extrêmement misérables. Les solidarités complexes qui existaient avant la colonisation entre les différentes populations locales

ont alors disparu au profit de la seule propriété privée instituée par les Français. Dans cette société déstructurée, les disettes sinon la famine devaient affecter à plusieurs reprises les plus pauvres (en 1867, 1893, 1897, 1921 notamment, mais également pendant la Seconde Guerre mondiale). Une augmentation démographique importante à partir des années 1930 allait encore aggraver cette situation sociale et économique misérable. Dans ces conditions, l'engagement « volontaire » dans l'armée apparaissait d'abord comme un moyen de subsistance, et la quantité des engagements était inversement proportionnelle à l'abondance des récoltes !

Les Européens se concentrèrent quant à eux dans quelques régions, notamment dans la région côtière : s'il y avait parmi eux de grands propriétaires, beaucoup d'entre eux étaient des gens peu fortunés, artisans et prolétaires, souvent concentrés dans les villes. Mais leur statut d'« Européen » les différenciait foncièrement des « Indigènes » méprisés avec qui il ne pouvait pas y avoir de mélange.

Sur le plan légal, la situation était en effet très inégalitaire : si les « Européens » avaient la citoyenneté française et donc le droit de vote (ce qui leur permettait de peser d'un poids électoral important), les Musulmans étaient quant à eux soumis au « code de l'indigénat » (promulgué en 1884) qui les privait de droits importants (comme celui de réunion et de vote) et les livrait à l'arbitraire administratif. Par ailleurs, malgré leur statut d'« Indigènes », ils furent soumis (à partir de 1912) à une conscription limitée. Seuls les Juifs algériens avaient obtenu, de manière un peu paradoxale, la nationalité française (et les droits qui y sont attachés) grâce à un décret de 1871, ce qui allait évidemment créer une profonde division entre Juifs et Musulmans (qui cohabitaient jusque-là sans heurts majeurs).

Cette inégalité de droits (doublée d'une inégalité sociale) suscitera chez les Musulmans lettrés à partir de la Première Guerre mondiale plusieurs mouvements de protestation politique ; mais ces revendications seront repoussées en particulier par les colons hostiles à tout partage du pouvoir. En 1947 finalement, l'Assemblée nationale française instituera une Assemblée algérienne avec un double collège (européen et musulman) où un million de Français d'Algérie disposeront d'autant de représentants que les huit millions de Musulmans. Or, même dans ces conditions, les autorités françaises n'hésiteront pas à truquer les élections pour favoriser les candidats qui leur étaient favorables (au détriment en particulier des différents courants nationalistes).

Vers l'indépendance

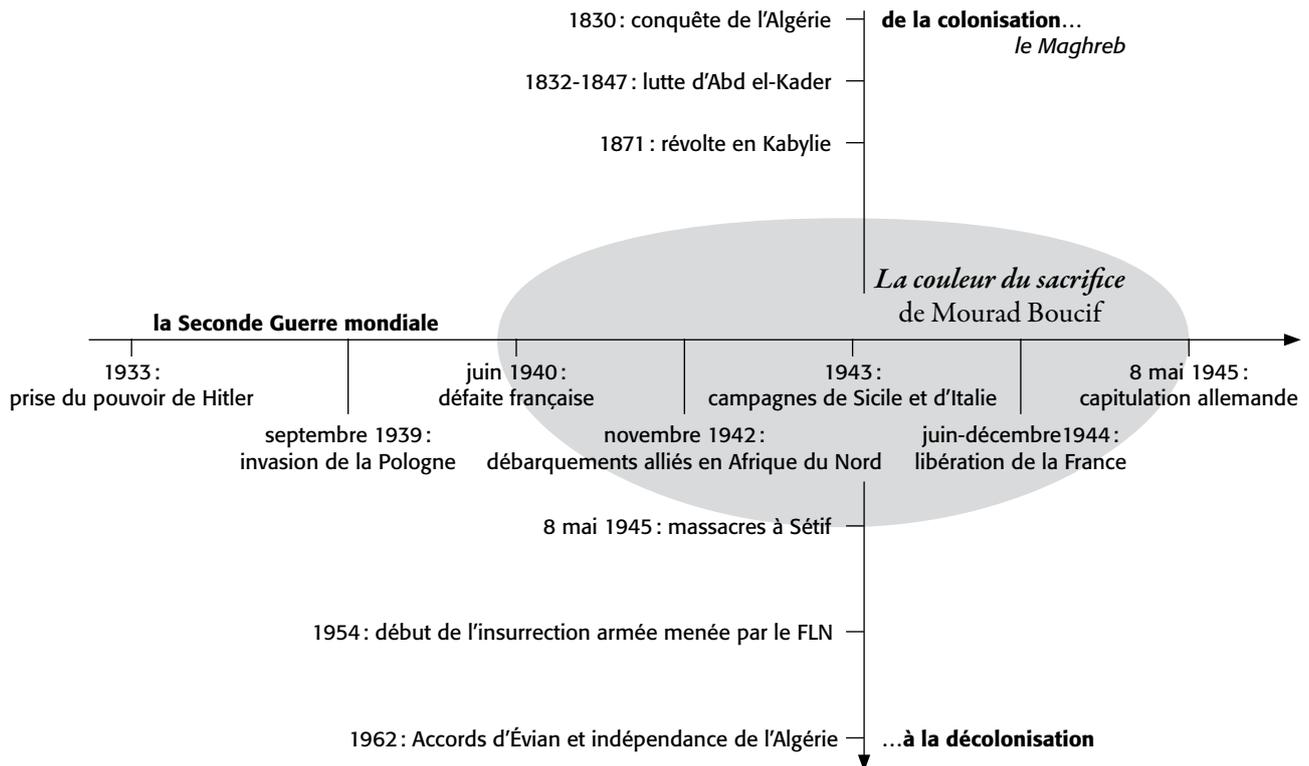
La Seconde Guerre mondiale avait cependant révélé à tous les peuples colonisés la faiblesse des puissances européennes (France et Grande-Bretagne en particulier), obligées notamment de faire appel aux soldats « indigènes » dans leur combat contre l'Allemagne nazie. Pour prix de leur participation à ce combat, nombre de colonisés ont d'ailleurs réclamé l'indépendance à laquelle accèdent plusieurs pays comme l'Inde (colonie britannique devenue indépendante en 1947), le Maroc ou la Tunisie (en 1956). Mais l'indépendance fut le plus souvent obtenue par les armes, au prix de déchirements et de combats douloureux notamment en Indochine que la France n'abandonnera qu'après de longs combats et en particulier sa lourde défaite militaire à Diên Biên Phu face aux troupes Viêt-minh du général Giap (mai 1954).

Ce fut également le cas en Algérie. Le 8 mai 1945 déjà, alors que l'Europe célèbre la fin de la guerre et du nazisme, une manifestation pacifique à Sétif (dans le nord-est de l'Algérie) où a été brandi un drapeau algérien va dégénérer en échauffourée puis en massacre quand les Européens commencent à tirer sur les manifestants : des troubles s'ensuivront qui feront l'objet d'une répression démesurée puisqu'en moins de deux mois, entre 20 000 et 30 000 Musulmans seront tués dans toute la région par des autorités locales et l'armée déchaînées (on compte une centaine de morts du côté européen). Ces événements dramatiques, rapportés dans *La Couleur du sacrifice* mais qui seront longtemps occultés par les autorités, n'auront pas de répercussions immédiates mais révéleront le fossé insurmontable qui sépare alors les Européens d'Algérie des Musulmans.

Les mouvements nationalistes réunis autour du FLN (Front de Libération Nationale) se lanceront en 1954 dans la lutte armée, entraînant une importante réaction militaire de la France avec en particulier l'envoi d'un contingent d'appelés de la métropole (mais aussi des violences de toutes sortes et le recours à la torture). Cette guerre, qui durera de 1954 à 1962, entraînera une profonde division dans l'opinion publique française, notamment entre la métropole et les « Pieds-Noirs » (les Européens d'Algérie) refusant toute concession. Les Accords d'Évian conclus par le général de Gaulle (élu président en 1958) mettront fin à la guerre en reconnaissant l'indépendance de l'Algérie. Hostiles à cette indépendance, craignant pour leurs biens et leurs personnes, plus d'un million de « Pieds-Noirs » quitteront alors précipitamment le pays pour s'installer en métropole. ■

COMMENTAIRES

Les synthèses proposées ici sont sommaires et ne constituent donc pas des modèles : en fonction du niveau de connaissances des élèves (mais également de leurs intérêts), on peut arriver à des synthèses différentes. L'important d'un point de vue pédagogique est, comme on l'a dit, d'arriver à **structurer** les connaissances (qu'elles soient déjà acquises ou qu'elles résultent d'un travail de recherche) en séries relativement cohérentes dont on essaiera de montrer les croisements sous la forme par exemple d'un schéma comme celui-ci :



Les deux séries historiques que l'on a distinguées — la colonisation, la Seconde Guerre mondiale — ne se croisent évidemment pas en un seul point et partagent toute une zone de recouvrement, mise ici en grisé et qu'occupe approximativement le film de Mourad Boucif, *La Couleur du sacrifice*.

On peut d'ailleurs, de façon plus fine, distinguer deux séries historiques parallèles dans l'histoire de la France, l'une qui concerne le régime de Vichy, l'autre la « France libre », animée essentiellement par le général de Gaulle qui fut cependant obligé de négocier de façon difficile avec les alliés britanniques et américains : c'est bien la volonté du général de Gaulle, décidé à rendre à la France son statut de puissance européenne (sinon mondiale), qui va provoquer la mobilisation de toute l'Afrique du Nord à partir de 1942. Et, alors que le régime de Vichy avait voulu favoriser les Français d'Algérie (en réaction notamment aux quelques timides réformes tentées par le Front populaire en Algérie), le CFLN (Comité Français de Libération Nationale) dirigé par de Gaulle va proclamer en mars 1944 une ordonnance qui affirme que « les Français musulmans d'Algérie jouissent de tous les droits et sont soumis à tous les devoirs des Français non musulmans ». Cette ordonnance reste néanmoins ambiguë puisqu'elle institue en fait pour les Musulmans un « deuxième col-

lège » chargé d'élire seulement deux cinquièmes des représentants dans les assemblées locales (c'est le même principe inégalitaire qui sera appliqué en 1947 pour l'élection de l'assemblée algérienne, composée alors de 60 représentants européens et 60 musulmans). Cette ambiguïté traduit bien la double volonté du général de Gaulle d'obtenir l'appui des populations musulmanes tout en maintenant la souveraineté de la France sur le Maghreb.

À l'opposé du camp allié, l'on peut également s'interroger sur l'histoire de l'Allemagne et sur son rôle en Afrique du Nord, en Italie ou en Alsace. Il faut savoir par exemple que l'Allemagne nazie a mené une propagande importante pendant toute la guerre pour inciter les soldats maghrébins à désertre, en dénonçant le colonialisme français qui asservissait les Musulmans. Des radios allemandes s'adressèrent ainsi directement en arabe aux populations du Maghreb, notamment après le débarquement allié en Afrique du Nord en dénonçant les « Juifs qui commandent à New York comme ils commandent en Palestine ». Cette propagande a été écoutée, parfois favorablement, et quelques nationalistes algériens, très isolés, s'engagèrent du côté allemand. Mais c'est ce contexte qui explique qu'en 1945, les Français ont pu prétendre par exemple que les événements de Sétif avaient été fomentés par « des éléments troubles d'inspiration et de méthodes hitlériennes » (ce qui était évidemment faux). L'accusation d'« hitlérisme » (qui semble aujourd'hui ridicule) sera ainsi adressée à plusieurs reprises à l'encontre des nationalistes algériens. Ce petit exemple illustre bien comment des séries historiques à première vue indépendantes — l'Allemagne nazie, les réactions françaises au nationalisme algérien — peuvent cependant se croiser de façon surprenante.

PROLONGEMENT : UN PEU DE POLÉMIQUE...

Si l'histoire est soumise à une exigence d'objectivité, elle ne peut cependant nier les passions et les partis pris, parfois violents, qui animent les acteurs historiques. L'on propose donc d'aborder quelques questions qui peuvent susciter des polémiques parmi les jeunes spectateurs : il ne s'agira pas pour l'enseignant de dire la « Vérité » (qui est souvent complexe et nuancée) mais plutôt de faire prendre conscience aux participants de la diversité des points de vue et des limites de leur propre point de vue.

Trois points peuvent ainsi faire l'objet d'un petit débat :

- ✗ Qui a libéré la France en 1944 ?
- ✗ Les soldats « indigènes » n'étaient-ils que de « la chair à canon » ?
- ✗ Les « Indigènes » se sont-ils engagés volontairement ?

Vive les libérateurs !

D'après vous, qui doit-on considérer comme les libérateurs de la France (et de la Belgique) en 1944 ? Si vous donnez plusieurs réponses, numérotez-les par ordre de priorité.

- les Américains
- les Anglais
- la Résistance
- les « Indigènes »
- le général de Gaulle
- les Belges
- les Soviétiques
- Autres :

Comparez ensuite vos réponses avec les remarques suivantes.

Les Américains

Les « Américains » n'existent pas vraiment : il vaudrait mieux parler des États-Unis, même si, fait peu connu, le Brésil a également envoyé des soldats combattre en Europe (du côté allié), en Italie plus précisément. On remarquera qu'au début de la Seconde Guerre mondiale, l'opinion publique aux États-Unis était très largement « isolationniste » (c'est-à-dire hostile à toute intervention militaire à l'extérieur), alors que le président Roosevelt voulait quant à lui soutenir l'effort de guerre britannique. C'est l'attaque japonaise contre Pearl Harbor en décembre 41 qui plongera le pays dans la guerre, mais pour beaucoup d'Américains, l'ennemi principal restera longtemps le Japon, qui les avait attaqués « par trahison », et ce n'est qu'à la fin de la guerre (notamment avec la découverte des camps de concentration) que l'opinion américaine considérera le nazisme comme une barbarie.

Les Anglais

Les Anglais ne forment pas un État : on doit plutôt parler des Britanniques qui regroupent Anglais, Écossais et Nord-Irlandais (la république d'Irlande dans le sud de l'île est restée neutre pendant la Seconde Guerre mondiale). Le rôle des Britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale est souvent éclipsé aujourd'hui par celui des Américains. Ils ont cependant mené le combat contre l'Allemagne nazie sans interruption de septembre 1939 (date de l'invasion de la Pologne) jusqu'au 8 mai 1945 (et contre le Japon jusqu'au 15 août 45). Mais, dans cette guerre, ils ont pu compter sur l'aide de soldats de leurs nombreuses colonies (l'Inde en particulier) et de leurs « dominions » (pays partiellement indépendants de la Couronne britannique), Nouvelle-Zélande, Australie, Afrique du Sud, Canada. On remarquera par exemple que, lors du débarquement en Normandie (6 juin 44), deux plages étaient dévolues aux troupes américaines (plages surnommées « Utah » et « Omaha »), deux aux britanniques (« Gold » et « Sword ») et une aux Canadiens (« Juno »). Les troupes britanniques et canadiennes progresseront ensuite vers le nord de la France et la Belgique.

La Résistance

Le rôle de la Résistance a été souvent glorifié mais parfois aussi occulté. Son importance militaire est en fait difficile à mesurer. Il est clair qu'elle a apporté énormément de renseignements aux états-majors alliés. Et, en certaines circonstances, son intervention a réussi à faire basculer le sort des armes du côté allié : ce fut le cas lors de la libération de Paris (en août 44), mais également lors du débarquement allié à Alger en novembre 42 où un groupe de résistants a réussi de façon audacieuse à neutraliser les généraux et les troupes fidèles à Vichy. Très minoritaire dans la population (restée majoritairement attentiste), la Résistance en France n'a cependant jamais eu la capacité militaire de libérer seule le pays (contrairement à quelques rares pays comme la Yougoslavie).

Les « Indigènes »

Mourad Boucif rend légitimement hommage dans son film aux troupes indigènes dont le rôle a été largement occulté en France (ou en Belgique). On n'oubliera pas cependant que les troupes coloniales n'étaient pas composées uniquement de Musulmans et de Noirs mais également d'« Européens » (à 45 % environ), c'est-à-dire

essentiellement de colons d'Afrique et d'ailleurs. Proportionnellement à leur nombre, ils ont d'ailleurs fait l'objet d'un enrôlement beaucoup plus important que les Musulmans du Maghreb (en Algérie, tous les Européens de 18 à 38 ans ont été appelés sous les drapeaux) : bien entendu, comme citoyens français à part entière (contrairement aux Musulmans), il était normal qu'un tel effort leur fût demandé en priorité.

Le général de Gaulle

Le général de Gaulle n'a évidemment pas combattu sur le terrain lors de la libération de la France. Mais, comme responsable politique de la France libre, il engagera un maximum de troupes (notamment d'Afrique du Nord) aux côtés des Alliés. Il a sans doute eu peu d'influence sur le déroulement des opérations militaires qui étaient aux mains des états-majors britanniques et américains. Il est intervenu essentiellement au niveau politique, pour faire reconnaître son autorité (le président américain Roosevelt se méfiait longtemps de lui, doutant notamment de sa capacité à établir son pouvoir en France lors de la libération).

Sur le plan militaire, il a cependant plaidé pour un débarquement en Provence, que le premier ministre britannique Winston Churchill désapprouvait parce qu'il risquait d'affaiblir le front italien : l'état-major américain soutiendra ce débarquement qui aura finalement lieu le 15 août avec le concours de la Royal Navy (britannique) et auquel participeront le 6^e corps d'armée US et l'armée B (française) du général De Lattre. Cette armée B est, comme on le voit dans le film, composée pour une large moitié d'« Indigènes » qui combattront ainsi de la Provence jusqu'à l'Alsace et l'Allemagne.

Les Belges

Écrasée par les Allemands, l'armée belge doit déposer les armes le 28 mai 1940. Le gouvernement se réfugiera cependant à Londres, et un certain nombre de Belges vont ainsi participer à l'effort de guerre britannique : une brigade (environ 2 500 hommes) commandée par le colonel Piron débarquera en Normandie le 8 août 1944 et prendra dès lors part aux combats de la libération. Des ressortissants d'autres pays occupés par l'Allemagne nazie ont également rallié la Grande-Bretagne et combattu avec les Alliés : ce fut le cas bien sûr de Français (comme ceux ayant répondu à l'appel du général de Gaulle), mais aussi de Hollandais (regroupés notamment dans la « Prinses Irene Brigade »), de Luxembourgeois (incorporés dans la Brigade Piron) et surtout de Polonais.

L'histoire de ces derniers mérite d'être rappelée : quand la Pologne est envahie en septembre 39 par l'Allemagne mais également par l'URSS, des dizaines de milliers de jeunes Polonais se rendent clandestinement en France (leur alliée) où ils vont prendre part à la campagne de juin 40. C'est une nouvelle défaite sanglante, et seuls vingt mille d'entre eux parviendront à rejoindre la Grande-Bretagne. Les aviateurs participeront alors à la Bataille d'Angleterre contre la Luftwaffe (l'aviation allemande) d'août à octobre 1940. D'autres Polonais prendront part aux côtés des Britanniques aux combats en Libye, à Tobrouk notamment. Puis de 1943 à 1945, d'importantes unités polonaises (50 000 hommes dont beaucoup avaient été internés par les Soviétiques en 1939 puis libérés en 41 quand l'Allemagne nazie a envahi l'URSS...) vont être intégrées à l'armée britannique et participer aux combats en Italie, en particulier à Monte Cassino (bataille évoquée dans *la Couleur du sacrifice*). En juin 44, une autre division blindée polonaise, forte de 14 000 hommes et intégrée au corps d'armée canadien va participer aux très durs combats en Normandie, puis à la libération de la France, de la Belgique et des Pays-Bas. 210 000 Polonais ont ainsi combattu aux côtés des alliés occidentaux. Mais en mai 1945, la Pologne libérée du nazisme passait sous la domination soviétique : nombre de combattants polonais ont alors conclu à une « amère victoire »...

Les Soviétiques

Les troupes soviétiques n'ont évidemment pas participé à la libération de la France, mais c'est l'URSS qui a payé le prix le plus lourd en vies humaines dans le combat contre l'Allemagne nazie : plus de 13 millions de soldats soviétiques (et près de huit millions de civils) sont en effet morts pendant la Seconde Guerre mondiale (pour 300 000 américains). C'est sur le front de l'Est que l'armée allemande a connu ses défaites majeures, d'abord devant Moscou (hiver 41-42), à Stalingrad ensuite (hiver 42-43), à Koursk enfin (juillet 43), avant l'offensive générale des Soviétiques vers l'Ouest jusqu'à Berlin prise après des combats très violents (avril-mai 45).

Il est indéniable que c'est l'armée soviétique qui a détruit la plus grande partie des forces allemandes et qu'elle a ainsi contribué, au prix d'énormes sacrifices, de façon indirecte mais déterminante, à la libération de la France. ■

De la chair à canon ?

Les « Indigènes » engagés dans l'armée française ont-ils été utilisés comme de la chair à canon pour épargner la vie des soldats français (ou même britanniques ou américains) ? L'accusation est explicitement répétée dans *La Couleur du sacrifice*, et elle ressurgira facilement dans les débats, mais, comme la plupart des questions historiques, elle ne peut guère recevoir que des réponses nuancées sinon ambiguës.

Il faut d'abord remarquer qu'en 1940, les états-majors ont retenu les leçons de la Première Guerre mondiale et connaissent le prix des offensives « à outrance ». En outre, les responsables français sont conscients des limites de la conscription et de l'engagement en Afrique du Nord : loin de considérer le Maghreb comme un réservoir inépuisable de soldats, ils craignent des troubles si la conscription devient trop importante, et ils savent que les hommes perdus ne pourront pas être facilement remplacés. (En Algérie, la conscription pour les « Musulmans » s'accompagnait d'un tirage au sort qui limitait donc le nombre d'appelés en fonction de quotas.)

Par ailleurs, la majorité des « Indigènes » sont enrôlés dans l'infanterie, et seule une très petite minorité se retrouve dans des armes comme l'artillerie, le génie ou les transmissions : cela s'explique essentiellement par la très faible scolarisation de ces soldats qui sont à plus de 70 % illettrés ; mais la méfiance du commandement explique également sa volonté de ne pas mettre entre les mains des « Indigènes » des armes perfectionnées (armes automatiques, artillerie, chars...). Or l'infanterie est la plus exposée au danger puisqu'elle monte à l'assaut (malgré la protection dont ils paraissent jouir, les tankistes subissent cependant des pertes similaires). Ainsi, ces soldats ont sans aucun doute été de la « chair à canon » non pas parce qu'ils étaient « indigènes » mais parce qu'ils faisaient partie de l'infanterie.

Les états-majors auraient-ils cependant eu tendance à plus exposer ces unités que d'autres composées uniquement de métropolitains ? C'est peu vraisemblable, car les états-majors peuvent difficilement prévoir où les combats seront les plus meurtriers. Par ailleurs, le critère essentiel de l'engagement des unités est sans doute d'abord celui de leur valeur militaire, c'est-à-dire de la combativité des troupes : sur ce point, tous les témoignages concordent pour souligner la combativité des « Indigènes ». Ainsi, l'historien britannique John Ellis souligne, à propos de l'armée française engagée à Monte Cassino en Italie, qu'« il existait un style de commandement et un esprit de sacrifice qui semblaient presque indécents aux combattants américains, britanniques ou venus du Commonwealth ». En d'autres termes, l'état-major français acceptait un niveau de pertes que les armées alliées occidentales ne supportaient pas (les pertes en Union Soviétique ont encore été largement supérieures), et les soldats « indigènes » (mais aussi « européens ») au service de la France ont pu avoir le sentiment d'être traités comme de la « chair à canon ».

On doit aussi remarquer que les unités d'Afrique du Nord ont été utilisées durant toute la guerre jusqu'au bout de leurs forces ; et, arrivées dans les Vosges et en Alsace où elles ont souffert notamment des conditions climatiques très dures, elles se sont plaintes de ne pas être relevées par des troupes de la métropole récemment libérée. Un rapport militaire de janvier 45 soulignait ainsi qu'après cinq mois d'incessants combats, « les tirailleurs [algériens] ne voient pas sans acrimonie les hommes valides et les jeunes gens de la France libérée vaquer tranquillement à leurs affaires, vivre dans leurs familles alors qu'eux sont astreints à faire la guerre ». Finalement, ces remplacements sont intervenus à partir de février 1945, mais il est clair que les troupes coloniales ont porté, du côté français, l'essentiel de l'effort de guerre. On rappellera toutefois que ces troupes coloniales étaient composées de Musulmans (environ 250 000 hommes fin 44), de Noirs (90 000 hommes) mais aussi d'« Européens » (300 000 hommes à la même époque) : dans un régiment de tirailleurs nord-africains (donc dans l'infanterie), la proportion d'« Indigènes » pouvait cependant monter (pour les raisons qu'on a dites) à plus de 65 %.

Pour percevoir quelle fut la violence dont ces hommes furent victimes, il faut citer les pourcentages des **per**tes qui, lors de la libération de la France (d'août 44 à mai 45), se sont élevées à 30 %, pour les Tabors (d'origine marocaine) et la 4^e Division de Marche Marocaine, à plus de 50 %, pour la 2^e Division d'Infanterie Marocaine et la 9^e Division d'Infanterie Coloniale, et même à plus de 109 % pour la 3^e Division d'Infanterie Algérienne ! (Les hommes blessés, tués ou disparus étaient bien entendu remplacés, ce qui explique les pourcentages de plus de 100 % de pertes.) Ainsi, le sentiment du combattant survivant des campagnes d'Italie et de France était qu'il était « voué à la mort » et que « c'est dans la mort qu'il trouverait le meilleur repos » (selon le rapport d'un officier cité par Belkacem Recham). ■

Des engagés volontaires ?

Pourquoi des « Indigènes » musulmans, des colonisés pauvres, déconsidérés sinon méprisés, privés d'un certain nombre de droits essentiels, ont-ils accepté de servir dans l'armée du colonisateur, la France engagée dans un conflit qui ne concernait pas a priori le Maghreb (ni l'Afrique noire d'ailleurs) ?

Le film de Mourad Boucif donne un certain nombre de réponses à ce sujet : si, au Maroc, l'engagement est en principe volontaire, dans les faits, de multiples contraintes ont été exercées de la part des autorités sur les populations musulmanes pour qu'elles rejoignent les troupes. La conscription sera par ailleurs obligatoire en Algérie, même si elle sera limitée dans le cas des Musulmans (chaque localité devait fournir un certain quota de soldats). Cette conscription sera plus ou moins acceptée et ne suscitera cependant qu'un nombre restreint de refus ou de désertions, même si là aussi les contraintes ont été certainement importantes.

Par ailleurs, comme le disent les anciens combattants interrogés par Mourad Boucif, ils partageaient (au moins en partie) les valeurs que la France était censée incarner : même si la majorité d'entre eux était sans doute illettrée, les mots — la liberté, l'égalité, la fraternité — étaient suffisamment parlants pour que tous puissent s'en réclamer. À ce moment, les nationalistes algériens (comme Ahmed Ben Bella, un des chefs de l'insurrection de 1954, futur Président de la République Algérienne de 1962 à 1965, qui avait pourtant servi dans l'armée française de 1940 à 1945) pouvaient encore croire que leurs revendications pourraient être reconnues à l'intérieur de la nation française.

Mais de nombreux témoignages confirment également que la misère des « Indigènes » (un des témoins interrogés par Mourad Boucif parle de famine) explique en grande partie des engagements qui constituaient l'assurance d'une solde fixe dans des pays où les gens souffraient de disette et pour certains mouraient de faim. C'est ce contexte de misère, matérielle mais aussi morale, qui fut sans doute déterminant dans la participation à une aventure militaire qui nous paraît aujourd'hui à très hauts risques : pour des paysans condamnés à une vie misérable dans le « bled » sans perspective d'avenir, l'engagement est certainement apparu, malgré les risques, comme une possibilité exceptionnelle d'aventure, de découverte de la France, de l'Europe (des pays qui apparaissaient sans doute comme des « pays de cocagne »), d'ascension sociale et de réussite humaine. De leur participation aux combats, ces soldats pouvaient évidemment espérer la reconnaissance dans tous les sens du terme de la France et des Français (ce qui ne fut que partiellement le cas).

Comme le suggère d'ailleurs le film, le bilan de cette expérience militaire est assez contrasté : on voit par exemple qu'un certain nombre de ces soldats sont restés dans l'armée française et ont même combattu en Indochine contre le Viêt-minh en lutte pour l'indépendance. Cela s'explique sans doute par la faible conscience politique de ces hommes (ainsi de ce tirailleur sénégalais qui a participé à la répression des troubles en Algérie et qui explique qu'aujourd'hui, il n'agirait plus de la même manière), mais également par l'espèce de fraternité qui règne souvent dans les armées : s'il existait certaines discriminations dans l'armée française, elles étaient cependant beaucoup moins importantes que celles générales qui prévalaient au même moment dans les colonies. En outre, l'armée, comme on l'a dit, représentait certainement une des rares chances de promotion (dans tous les sens du terme) pour ces hommes venant de régions souvent extrêmement déshéritées.

Le prix de cette expérience fut très élevé, et la plupart des Musulmans, engagés ou conscrits, n'imaginaient sans doute pas au moment de leur incorporation le niveau très élevé des pertes au combat. Ce sont ces pertes énormes qui ont certainement le plus miné la volonté de ces soldats, ainsi que la durée de la Seconde Guerre mondiale : les troupes indigènes, comme d'ailleurs les troupes alliées (britanniques et américaines), marqueront de multiples signes de démoralisation à partir de l'hiver 44-45 quand la perspective d'une victoire sur l'Allemagne nazie se révéla beaucoup plus lointaine que prévu (les Alliés espéraient cette victoire pour la Noël 44 !).

La contrainte de la conscription ou la misère poussant à l'engagement n'expliquent donc pas seules la participation des « Indigènes » aux combats de la libération. D'autres motivations, plus ou moins nobles — la liberté, l'égalité, mais également le désir de reconnaissance ou le goût de l'aventure —, ont sans doute eu leur part. Mais ces motivations, présentes au départ, ont été confrontées à une réalité d'une telle violence qu'elle a pu faire douter les plus déterminés. ■

PROLONGEMENT : L'ACTUALITÉ DU FILM

Il y a une autre série historique qui n'a pas encore été abordée et qui relie les soldats mis en scène à l'écran et la communauté d'appartenance du cinéaste Mourad Boucif, à savoir celle des immigrés maghrébins de la première ou de la seconde génération. Les soldats enrôlés dans l'armée française en 1940 ou en 1943 n'étaient évidemment pas des immigrés, mais les uns et les autres partagent néanmoins une histoire commune, relativement complexe. Cette série historique « sinieuse » est donc celle de l'immigration (en particulier algérienne) en France, qui permet de comprendre pourquoi l'auteur du film se sent relativement proche de ces soldats dont il a voulu reconstituer l'histoire.

L'histoire de l'immigration en provenance des pays du Maghreb est en partie parallèle à celle de la colonisation. Elle commence en fait avant la Première Guerre mondiale et s'explique par le sous-développement économique des pays du Maghreb où les plus pauvres sont tentés par l'émigration pour trouver du travail et de meilleures conditions de vie. De l'autre côté, les entreprises françaises ont besoin d'une main-d'œuvre nombreuse à une époque où l'industrie reste faiblement automatisée ; en même temps, le patronat est tenté de recourir à cette main-d'œuvre à bon marché et souvent docile plutôt qu'aux ouvriers déjà présents en métropole (on remplacera ainsi en 1906 les ouvriers italiens en grève dans les raffineries de Marseille par des Kabyles) ; lorsque surviendra la crise de 1929, on n'hésitera pas alors à expulser cette main-d'œuvre devenue superflue.

Avec la reconstruction économique après la Seconde Guerre mondiale, les besoins de main-d'œuvre se feront à nouveau sentir, favorisant les mouvements d'immigration. Mais au même moment se développe en Algérie le mouvement pour l'indépendance qui va plonger le pays dans la guerre à partir de 1954. Les immigrés algériens se retrouvent alors pris entre des tendances contradictoires : deux mouvements (au moins) se disputent pour obtenir l'appui des immigrés, le MNA (Mouvement National Algérien de Messali Hadj plutôt favorable à une solution démocratique) et le FLN (Front de Libération Nationale partisan d'une indépendance totale). C'est celui-ci qui l'emportera finalement aussi bien en Algérie qu'auprès des immigrés en France. Le FLN va alors se servir de certains d'entre eux pour porter la guerre sur le sol français, notamment par des attentats. Il suscitera également le 17 octobre 1961 une grande manifestation des Algériens à Paris contre le couvre-feu qui leur est imposé : cette manifestation sera réprimée de la plus brutale des façons par la police française avec de nombreuses exécutions sommaires (plus de deux cents sans doute).

En 1962, après une longue guerre d'indépendance, le FLN prendra le pouvoir en Algérie provoquant un exode massif des Pieds-Noirs (les habitants d'Algérie d'origine européenne) mais aussi de milliers de Musulmans (en particulier les harkis, des supplétifs de l'armée française dont un très grand nombre fut par ailleurs massacré par le FLN après l'indépendance).

Dans le contexte de cette longue guerre d'indépendance, les rapports entre la population française et les immigrés algériens ont été marqués par de multiples tensions et suspicions dont certaines perdurent jusqu'à aujourd'hui. Après l'indépendance, le mouvement migratoire ne s'est cependant pas interrompu pour les mêmes raisons que précédemment : d'une part, le développement économique de l'Algérie était insuffisant pour répondre de manière satisfaisante à l'accroissement démographique, et, d'autre part, les besoins de

main-d'œuvre de l'industrie française (mais aussi belge) en pleine expansion (par exemple dans l'automobile qui n'était pas encore robotisée et qui employait beaucoup d'ouvriers spécialisés) n'étaient toujours pas satisfaits. Ainsi, l'immigration algérienne (mais aussi marocaine ou tunisienne) s'est poursuivie au cours des années 60 et 70 en France comme en Belgique. Les conditions de vie de ces immigrés ont souvent été très pénibles (ils ont été logés jusque dans les années 60 dans des bidonvilles insalubres¹), et ces populations ont été contraintes aux travaux les plus pénibles et les moins gratifiants, objets en outre de multiples discriminations.

D'autres phénomènes plus récents, comme la montée de l'islamisme et les suites des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, ont également contribué à stigmatiser la communauté algérienne et plus largement maghrébine ou musulmane en France mais aussi en Europe.

C'est dans ce contexte que l'on peut sans doute dire que le film *la Couleur du sacrifice* (comme d'ailleurs le film *Indigènes* de Rachid Bouchareb) est un film né de l'immigration. En effet, on comprend facilement que l'Algérie, qui est l'héritière d'un FLN farouchement indépendantiste, n'aime pas à se reconnaître dans des soldats qui ont combattu pour la France²; celle-ci, quant à elle, préfère ne pas trop se souvenir qu'elle doit sa Libération (notamment) à des soldats musulmans venus de ses colonies... Le ressentiment provoqué par la décolonisation explique d'ailleurs sans aucun doute, comme plusieurs témoins l'affirment dans le film *la Couleur du sacrifice*, la « cristallisation » des pensions décidée par les autorités françaises et dont sont victimes ces anciens combattants.

Mourad Boucif, citoyen belge né en Algérie de parents marocains, était donc particulièrement bien placé pour rendre compte de cette histoire complexe et pour rappeler le rôle de ces soldats qui ont combattu pour la France (et les autres pays d'Europe occidentale) ainsi que pour les valeurs fondamentales qu'elle prétendait incarner. De manière tout à fait légitime, il a voulu également expliquer l'injustice dont ces anciens combattants sont aujourd'hui les victimes, tout en montrant la situation dramatique où les mettent des réglemmentations kafkaïennes (puisque, pour toucher leurs pensions intégrales, ils sont obligés de résider en France alors que leurs familles se trouvent en Afrique).

Au-delà cependant de la situation particulière de ces hommes, le film pose toute la question des rapports entre l'Europe et les pays du Maghreb et d'Afrique noire: ce que le film rappelle, c'est que les liens entre les deux rives de la Méditerranée sont bien plus anciens que ceux nés de l'immigration (dont l'histoire, comme on l'a dit, est bien plus longue que le croit généralement le public européen), et que ces liens, s'ils ont pu être conflictuels, ont été aussi d'échanges multiples et de fraternité: on se souviendra par exemple de cette très belle évocation d'une jeune fille belge embrassant les combattants « indigènes » (marocains ou algériens sans doute) montant au front pour défendre son pays envahi par l'Allemagne (avant que sa mère ne la rappelle à l'ordre...).



1. On peut se reporter à ce propos au film de Bourlem Guerdjou, *Vivre au paradis* (1998), qui évoque les événements de 1961 et sur lequel les Grignoux ont réalisé un dossier pédagogique.
2. La situation au Maroc est sans doute différente: l'enrôlement des Marocains dans l'armée française était en principe volontaire (le film nuance bien sûr cela); en outre, le Maroc, simple « protectorat » de la France, s'est libéré relativement facilement de la tutelle de la France en 1956 et n'a donc pas de lourd contentieux avec la France. Les anciens combattants de l'armée française y sont donc plus facilement reconnus qu'en Algérie.

La Couleur du sacrifice

Écran large sur tableau noir

Et, comme le film le dit explicitement dans sa dernière partie en évoquant les troubles qui ont secoué les « banlieues » françaises à l'automne 2005, l'oubli ou la méconnaissance de cette histoire est une des sources de l'incompréhension et des ressentiments qui peuvent naître entre les communautés dans les différents pays d'Europe.

Le travail historique de Mourad Boucif vise, on le voit bien, non pas à opposer les mémoires, mais au contraire à susciter le dialogue autour de mémoires sans doute différentes mais qui partagent également des choses essentielles. Mais ce dialogue n'est évidemment possible que si on accepte d'entendre ce que les uns et les autres ont à dire et à raconter. Comme le dit la fille d'un ancien combattant marocain interviewée par Mourad Boucif :

« Ce qui aurait pu être un ciment entre les peuples — des gens qui se sont sacrifiés pour d'autres, qui se sont reconnus en d'autres... — on a l'impression qu'ils ont fait tout ça pour rien. Pour rien. »



CENTRE CULTUREL LES GRIGNOUX ~ ÉCRAN LARGE SUR TABLEAU NOIR

9 rue Sœurs de Hasque B 4000 Liège (Belgique) © 32 (0)4 222 27 78

contact@grignoux.be <http://www.grignoux.be>

© Les Grignoux, 2007. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tout pays.

Un ouvrage réalisé par l'asbl Les Grignoux avec le soutien

d'Europa Cinemas, une initiative du programme Media des Communautés Européennes,

de la Ville de Liège, de la Région Wallonne, de la Communauté française de Belgique

et de l'Administration Générale de l'Enseignement et de la Recherche scientifique,

Service général des Affaires générales, de la Recherche en Éducation et du Pilotage interrégionaux



© Centre culturel Les Grignoux

